

-Qui seriez-vous si vous pouviez être parfaitement vous-même ?

-Difficulté de réfléchir philosophiquement sur le moi.

« Pourquoi se chercher soi-même ? » - Nous ne savons pas d'emblée qui nous sommes : nous n'avons pas accès à un moi stable et authentique

Présupposés du thème + sens possibles des « métamorphoses du moi »

METAMORPHOSES

A. – Changement de forme, de nature ou de structure si importante que l'être ou la chose qui en est l'objet n'est plus reconnaissable.

- d'un animé en un autre animé ou un en inanimé
- de la matière, des métaux, des plantes
- modifications organiques et structurales subies par certains organismes (les papillons)

B. – P. anal. et au fig.

1. Changement important dans l'apparence extérieure de quelqu'un ou de quelque chose.

2. Transformation lente, progressive et profonde d'une personne ou d'un groupe de personnes. Etymologie : Empr. au lat. *metamorphosis* «changement de forme». Du grec « meta » = le changement et « morphè » = la forme

=> Le mot apparaît pour la première fois dans Les métamorphoses d'Ovide, poème du I^{er} s ap JC qui évoque le processus de métamorphoses de divinités (Apollon et Daphné, Jupiter et Europe)

MOI

I-pronom personnel tonique de la première personne du singulier

Il-c'est aussi un substantif

1. Le moi ontologique. Principe métaphysique qui fait l'unité, le propre de la personne par delà la diversité de ses pensées, de ses sentiments, de ses actes, c'est-à-dire la „réalité permanente et invariable considérée comme substratum fixe des accidents simultanés et successifs qui constituent le moi empirique`` (Lal. 1960).

2. Le moi psychologique. Prise de conscience de l'individualité d'une personne soit par elle-même (le moi étant à la fois sujet et objet de sa pensée) soit par une autre personne qui la prend pour objet de sa réflexion.

a) Un ou plusieurs des états successifs de la personnalité

b) S'opposant à la personnalité d'autrui, la personne en tant qu'elle désire se rendre maître de sa personnalité et en réaliser les traits les plus typiques.

c) Exaltant le moi, la personne qui tend à tout rapporter à elle-même.

3. PSYCHANAL. „Partie de la personnalité consciente et préconsciente, distincte du ça et du surmoi” Etymologie : Du lat. *me* «moi» en position accentuée

TEXTE 1 : David Hume : nous n'accédons pas à notre « moi » mais à « un faisceau de perceptions différentes ».

Quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi, je bute toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne peux jamais me saisir, moi, en aucun moment sans une perception et je ne peux rien observer que la perception. Quand mes perceptions sont écartées pour un temps, comme par un sommeil tranquille, aussi longtemps je n'ai pas plus conscience de moi et on peut vraiment dire que je n'existe pas. Si toutes mes perceptions étaient supprimées par la mort et que je ne puisse ni penser, ni sentir, ni voir, ni aimer, ni haïr après la dissolution de mon corps, je serais entièrement annihilé et je ne conçois pas ce qu'il faudrait faire de plus pour faire de moi un parfait néant. [...] [Nous ne sommes] rien qu'un faisceau ou une collection de perceptions différentes qui se succèdent les unes aux autres avec une rapidité inconcevable et qui sont dans un flux et un mouvement perpétuels. Nos yeux ne peuvent tourner dans nos orbites sans varier nos perceptions. Notre pensée est encore plus variable que notre vue ; tous nos autres sens et toutes nos autres facultés contribuent à ce changement ; il n'y a pas un seul pouvoir de l'âme qui reste invariablement identique peut-être un seul moment. L'esprit est une sorte de théâtre où diverses perceptions font successivement leur apparition ; elles passent, repassent, glissent sans arrêt et se mêlent en une infinie variété de conditions et de situations. Il n'y a proprement en lui ni simplicité à un moment, ni identité dans les différents moments, quelque tendance naturelle que nous puissions avoir à imaginer cette simplicité et cette identité.
David Hume, *Traité de la nature humaine* (1737), Aubier, p. 343-344.

TEXTE 2 : Jean-Paul Sartre, ne sommes-nous pas toujours en train de jouer un rôle ?

Si l'homme est ce qu'il est, la mauvaise foi est à tout jamais impossible et la franchise cesse d'être son idéal pour devenir son être ; mais l'homme est-il ce qu'il est et, d'une manière générale, comme peut-on être ce qu'on est, lorsqu'on est comme conscience d'être ? [...] Mais que sommes-nous donc si nous avons l'obligation constante de nous faire être ce que nous sommes, si nous sommes sur le mode d'être du devoir être ce que nous sommes ?
Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux, expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix

même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s’amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l’observer longtemps pour s’en rendre compte : il joue à être garçon de café.

Jean-Paul Sartre, *L’Être et le Néant. Essai d’ontologie phénoménologique*, 1943.

- Les hommes ne se sont pas toujours cherchés. La « recherche de soi » n’est pas universelle et spontanée, elle est apparue à certaines époques et dans certaines cultures sous des formes et selon des techniques déterminées.

TEXTE 3 : Marcel Mauss, le « moi » est une catégorie sociale et historique dont on peut retracer l’histoire et les formes.

Il ne s'agit de rien de moins que de vous expliquer comment une des catégories de l'esprit humain, - une de ces idées que

nous croyons innées, - est bien lentement née et grandie au cours de long siècles et à travers de nombreuses vicissitudes, tellement qu'elle est encore, aujourd'hui même, flottante, délicate, précieuse, et à élaborer davantage. C'est l'idée de « personne », l'idée du « moi ». Tout le monde la trouve naturelle, précise au fond de sa conscience, tout équipée au fond de la morale qui s'en déduit. Il s'agit de substituer à cette naïve vue de son histoire, et de son actuelle valeur une vue plus précise. [...] C'est un sujet d'histoire sociale. Comment, au cours des siècles, à travers de nombreuses sociétés, s'est lentement élaboré, non pas le sens du « moi », mais la notion, le concept que les hommes des divers temps s'en sont créés ? Ce que je veux vous montrer, c'est la série des formes que ce concept a revêtues dans la vie des hommes des sociétés, d'après leurs droits, leurs religions, leurs coutumes, leurs structures sociales et leurs mentalités. Une chose peut vous avertir de la tendance de ma démonstration, c'est que je vous montrerai combien est récent le mot philosophique le « moi », combien récents la « catégorie du moi », le « culte du moi » (son aberrance), et récent le respect du moi - en particulier, de celui des autres.

Marcel Mauss, « Une catégorie de l’esprit humain : la notion de personne, celle de “moi” », 1938.

TEXTE 4 : Michel Foucault : la connaissance de soi n’est pas une quête spontanée et universelle, elle relève d’une histoire des « techniques de soi ».

Sous le titre général de « Subjectivité et vérité », il s’agit de commencer une enquête sur les modes institués de la connaissance de soi et sur leur histoire : comment le sujet a-t-il été établi, à différents moments et dans différents contextes institutionnels, comme un objet de connaissance possible, souhaitable ou même indispensable ? Comment l’expérience qu’on peut faire de soi-même et le savoir qu’on s’en forme ont-ils été organisés à travers certains schémas ? Comment ses schémas ont-ils été définis, valorisés, recommandés, imposés ? Il est clair que ni le recours à une expérience originnaire ni l’étude des théories philosophiques de l’âme, des passions ou du corps ne peuvent servir d’axe principal dans une pareille recherche. Le fil directeur qui semble le plus utile pour cette enquête est constitué par ce qu’on pourrait appeler les « techniques de soi », c'est-à-dire les procédures, comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d’un certain nombre de fins, et cela grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi. En somme, il s’agit de replacer l’impératif du « se connaître soi-même », qui nous paraît si caractéristique de notre civilisation, dans l’interrogation plus vaste et qui lui sert de contexte

plus ou moins explicite : que faire de soi-même ? Quel travail opérer sur soi ? comment « se gouverner » en exerçant des actions où on est soi-même l'objectif de ces actions, le domaine où elles s'appliquent, l'instrument auquel elles ont recours et le sujet qui agit ?

Michel Foucault, résumé de son cours au Collège de France de l'année 1980-1981 intitulé « Subjectivité et vérité », dans Dits et écrits, tome IV, Gallimard, p. 213-214

« Moi-même comme un autre » : les paradoxes de la quête du moi

1) Le moi est une certitude

TEXTE 5

« Qu'est-ce donc que j'ai cru être ? Sans difficulté, j'ai pensé que j'étais un homme. Mais qu'est-ce qu'un homme ? Dirai-je que c'est un « animal raisonnable » ? Non certes : car il faudrait alors rechercher ce que c'est qu'animal, et ce que c'est que raisonnable, et ainsi d'une seule question nous tomberions dans une infinité d'autres plus difficiles et plus embarrassées (...). Je me considère, premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras, et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais par le nom de corps (...). Passons donc aux attributs de l'âme, et voyons s'il y en a quelques uns qui soient en moi. Les premiers attributs de l'âme sont de me nourrir et de marcher ; mais s'il est vrai que je n'aie pas de corps, il est vrai aussi que je ne puis marcher ni me nourrir. Un autre attribut de l'âme est de sentir, mais on ne peut sentir sans le corps (...). Un autre est de penser, et je trouve ici que la pensée est un attribut qui m'appartient : elle seule ne peut être détachée de moi. Je suis, j'existe : cela est certain autant de temps que je pense. (...) Je suis donc une chose qui pense ; c'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent. (...) Y a-t-il rien qui ne soit aussi véritable qu'il est certain que je suis et que j'existe, quand bien même je dormirais toujours, ou que celui qui m'a donné l'être se servirait de toutes ses forces pour m'abuser ? »

DESCARTES, Méditations Métaphysiques (1641)

2) Où se situe notre identité ?

TEXTE 6

« Sur quoi repose l'identité de la personne ? Non pas sur la matière du corps, celle-ci se renouvelle au bout de quelques années. Non plus sur la forme de ce corps : elle change dans son ensemble et dans ses diverses parties, sauf toutefois dans l'expression du regard. C'est au regard qu'après un grand nombre d'années même, on peut encore reconnaître une personne. Preuve que, malgré toutes les modifications que le temps provoque dans l'homme, quelque chose en lui reste immuable, et nous permet ainsi, après un très long intervalle même, de le reconnaître et de le retrouver intact. C'est ce que nous observons également en nous-mêmes : nous avons beau vieillir, dans notre for intérieur, nous nous sentons toujours le même que nous étions dans notre jeunesse, dans notre enfance même. Cet élément immuable qui demeure toujours identique à soi sans jamais vieillir, c'est précisément le noyau de notre être qui n'est pas dans le temps.

On admet généralement que l'identité de la personne repose sur celle de la conscience. Si on entend uniquement par celle-ci le souvenir coordonné du cours de notre vie, elle ne suffit pas à expliquer [cette identité]. Sans doute, nous savons un peu plus de notre vie passée que d'un roman lu autrefois ; mais ce que nous en savons est pourtant peu de choses. Les événements principaux, les scènes intéressantes se sont gravées dans notre mémoire ; quant au reste, pour

un événement retenu, mille autres sont tombés dans l'oubli. Plus nous vieillissons, et plus les faits de notre vie passent sans laisser de trace. Un âge très avancé, une maladie, une lésion du cerveau peuvent nous priver complètement de mémoire. Mais l'identité de la personne ne s'est pas perdue avec cet évanouissement progressif du souvenir. Elle repose sur la volonté identique, sur le caractère immuable que celle-ci présente. C'est cette même volonté qui confère sa persistance à l'expression du regard. L'homme se trouve dans le coeur, non dans la tête. Sans doute, par suite de nos relations avec le dehors, nous sommes habitués à considérer que notre moi véritable, c'est le sujet de la connaissance, le moi connaissant, qui s'alanguit le soir, s'évanouit dans le sommeil, pour briller le lendemain, avec des forces renouvelées d'un plus vif éclat. Mais ce moi-là est une simple fonction de notre cerveau, et non pas notre moi véritable. Le moi véritable, ce noyau de notre être, c'est ce qui est caché derrière l'autre (...)

SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1818

TEXTE 7

« Quelle cause n'ai-je pas à défendre? Avant tout, ma cause est la bonne cause, c'est la cause de Dieu, de la Vérité, de la Liberté, de l'Humanité, de la Justice; puis, celle de mon Prince, de mon Peuple, de ma Patrie; ce sera celle de l'Esprit, et mille autres encore. Mais que la cause que je défends soit ma cause, ma cause à Moi. jamais! « Fi! l'égoïste qui ne pense qu'à lui! » (...).

Je suis détourné de ma jouissance personnelle parce que je crois devoir servir un autre, parce que je me crois appelé au sacrifice, à l'abnégation, à l'enthousiasme. Eh bien, si je ne sers plus aucune idée, aucun être supérieur, il va de soi que je ne dois plus non plus servir aucun homme, mais servir seulement, et en toute circonstance, Moi. Ainsi, non seulement en fait ou en être, mais aussi pour ma conscience, je suis l'Unique.

Il te revient en partage plus que le divin, plus que l'humain, il te revient ce qui est tien (...).
On a toujours pensé devoir me donner une destination située hors de moi, si bien qu'enfin on m'a exhorté à revendiquer l'Humain, parce que soit disant le Moi égale l'Humain (...). Mais je ne suis pas « un moi » à côté d'autres moi, je suis le Moi unique, je suis Unique. Mes besoins, mes actes, bref tout en moi est Unique.

*Le divin est la cause de Dieu, l'humain est la cause de l'homme. Ma cause n'est ni le divin, ni l'humain, elle n'est pas le Vrai, le Bien, le Juste, la liberté, etc, elle est seulement le Mien ; elle n'est pas générale, elle est une comme je suis unique. **Pour Moi, il n'y a rien au-dessus de Moi** ».*

STIRNER, *L'unique et sa propriété*, 1844

« Le moi auquel tu penses n'est qu'un agrégat de prédicats, aussi peux-tu le concevoir, c'est-à-dire le définir et le distinguer d'autres concepts voisins. Mais toi tu n'es pas définissable, toi tu n'es pas un concept, car tu n'as aucun contenu logique; et c'est de toi, l'indicible et l'impensable, que je parle; l'Unique ne fait que le désigner, comme te désigne le nom qu'on t'a donné en te baptisant, sans dire ce que tu es; dire que tu es unique revient à dire que tu es toi; l'unique n'est pas un concept, une notion, car il n'a aucun contenu logique : tu es son contenu, toi, le « qui » et le « il » de la phrase. Dans la réalité, l'unique, c'est toi, toi contre qui vient se briser le royaume des pensées; dans ce royaume des pensées (...) ».

STIRNER, *L'unique et sa propriété*, 1844

TEXTE 8

« DE L'AMOUR DU PROCHAIN

Vous vous empressez auprès du prochain et vous exprimez cela par de belles paroles. Mais je vous le dis : votre amour du prochain, c'est votre mauvais amour de vous-mêmes. Vous entrez chez le prochain pour fuir devant vous-mêmes et de cela vous voudriez faire une vertu : mais je pénètre votre « désintéressement ».

*Le toi est plus vieux que le moi ; le toi est sanctifié, mais point encore le moi : ainsi l'homme s'empresse auprès de son prochain. Est-ce que je vous conseille l'amour du prochain ? Plutôt encore je vous conseillerais la fuite du prochain et l'amour du lointain ! Plus haut que l'amour du prochain se trouve l'amour du lointain et de ce qui est à venir (...). Vous ne savez pas vous supporter vous-mêmes et vous ne vous aimez pas assez : c'est pourquoi vous voudriez séduire votre prochain par votre amour et vous dorer de son erreur. **Je voudrais que toute espèce de prochains et les voisins de ces prochains vous deviennent insupportables. Il vous faudrait alors vous créer par vous-mêmes un ami au cœur débordant.** Vous invitez un témoin quand vous voulez dire du bien de vous-mêmes ; et quand vous l'avez induit à bien penser de vous, c'est vous qui pensez bien de vous.*

L'un va chez le prochain parce qu'il se cherche, l'autre parce qu'il voudrait s'oublier. Votre mauvais amour de vous-mêmes fait de votre solitude une prison. Ce sont les plus lointains qui payent votre amour du prochain ; et quand vous n'êtes que cinq ensemble, vous en faites toujours mourir un sixième (...). Mes frères, je ne vous conseille pas l'amour du prochain, je vous conseille l'amour du plus lointain ».

NIETZSCHE, Ainsi parlait Zarathoustra

Qu'est-ce que le moi ? Une identité difficile à trouver

TEXTE 9 : Nietzsche : le « moi » n'est qu'une fiction due au langage qui recouvre en réalité un jeu de forces et d'instincts qui ne cesse de se dérouler en nous.

Le langage appartient, par son origine, à l'époque des formes les plus rudimentaires de la psychologie : nous entrons dans un grossier fétichisme si nous prenons conscience des conditions premières de la métaphysique du langage, c'est-à-dire de la raison. Alors nous voyons partout des actions et des choses agissantes : nous croyons à la volonté en tant que cause en général : nous croyons au « moi », au moi en tant qu'être, au moi en tant que substance, et nous projetons la croyance, la substance du moi sur toutes les choses – par là nous créons la conception de « chose ».

Friedrich Nietzsche, Le crépuscule des idoles, 1899.

TEXTE 10

Le moi ne consiste pas dans l'attitude d'un seul être vis-à-vis de plusieurs entités (instincts, pensées, etc.) ; au contraire, le moi est une pluralité de forces quasi personnifiées, dont tantôt l'une, tantôt l'autre se situe à l'avant-scène et prend l'aspect du

moi ; de cette place, il contemple les autres forces, comme un sujet contemple un objet qui lui est extérieur, un monde extérieur qui l'influence et le détermine. Le point de subjectivité est mobile ; probablement ressentons-nous les degrés des forces et des instincts d'une manière spatiale (plus ou moins proche, plus ou moins éloignée) ; nous éprouvons comme un paysage ou comme un plan ce qui, en réalité, est une multiplicité de degrés quantitatifs. Ce qui nous est le plus proche, nous l'appelons « moi » (nous avons tendance à ne pas considérer comme tel ce qui est éloigné). Habitué à cette imprécision qui consiste à distinguer le « moi » et « le reste » (toi), instinctivement nous faisons de ce qui prédomine momentanément le « moi » total ; en revanche, nous plaçons à l'arrière-plan du paysage toutes les impulsions plus faibles et nous faisons un « toi » ou un « il » total. Nous agissons envers nous-mêmes comme envers une pluralité ; et nous reportons sur cette pluralité toutes les « relations sociales », tous les usages sociaux que nous pratiquons à l'endroit des hommes, des animaux, des régions, des choses. Nous nous dissimulons, nous feignons, nous nous faisons peur, nous nous divisons en

partis, nous nous jouons des scènes de tribunal, nous nous attaquons, nous nous torturons, nous nous glorifions, nous faisons de telles tendances en nous notre dieu, et de telles autres, notre démon, nous sommes vis-à-vis de nous-mêmes aussi sincères et aussi fourbes que nous avons coutume de l'être en société.

Friedrich Nietzsche, Oeuvres posthumes. Cité par Jean Granier, Nietzsche vie et vérité, PUF, 1971.

TEXTE 11 : Henri Bergson : il faut distinguer un moi de surface et un moi profond, un « moi parasite » et un « moi fondamental » si bien que nous nous trompons souvent sur ce que nous sommes.

Le moi, en tant qu'il perçoit un espace homogène, présente une certaine surface, et sur cette surface pourront se former et flotter des végétations indépendantes. Ainsi une suggestion reçue dans l'état d'hypnotisme ne s'incorpore pas à la masse des faits de conscience ; mais douée d'une vitalité propre, elle se substituera à la personne même quand son heure aura sonné. Une colère violente soulevée par quelque circonstance accidentelle, un vice héréditaire émergeant tout à coup des profondeurs obscures de l'organisme à la surface de la conscience, agiront à peu près comme une suggestion hypnotique. A côté de ces termes indépendants, on trouverait des séries plus complexes, dont les éléments se pénètrent bien les uns les autres, mais qui n'arrivent jamais à se fondre parfaitement elles-mêmes dans la masse compacte du moi. Tel est cet ensemble de sentiments et d'idées qui nous viennent d'une éducation mal comprise, celle qui s'adresse à la mémoire plutôt qu'au jugement. Il se forme ici, au sein même du moi fondamental, un moi parasite qui empiétera continuellement sur l'autre. Beaucoup vivent ainsi, et meurent sans avoir connu la vraie liberté. Mais la suggestion deviendrait persuasion si le moi tout entier se l'assimilait ; la passion, même soudaine, ne présenterait plus le même caractère fatal s'il s'y reflétait, ainsi que dans l'indignation d'Alceste, route l'histoire de la personne ; et l'éducation la plus autoritaire ne retrancherait rien de notre liberté si elle nous communiquait seulement des idées et des sentiments capables d'imprégner l'âme entière. C'est de l'âme entière, en effet, que la décision libre émane ; et l'acte sera d'autant plus libre que la série dynamique à laquelle il se rattache tendra davantage à s'identifier avec le moi fondamental.

Ainsi entendus, les actes libres sont rares, même de la part de ceux qui ont le plus coutume de s'observer eux-mêmes et de raisonner sur ce qu'ils font. Nous avons montré que nous nous apercevions le plus souvent par réfraction à travers l'espace, que nos états de conscience se solidifiaient en mots, et que notre moi concret, notre moi vivant, se recouvrait d'une croûte extérieure de faits psychologiques nettement dessinés, séparés les uns des autres, fixés par conséquent. Nous avons ajouté que, pour la commodité du langage et la facilité des relations sociales, nous avons tout intérêt à ne pas percer cette croûte et à admettre qu'elle dessine exactement la forme de l'objet qu'elle recouvre. Nous dirons maintenant que nos actions journalières s'inspirent bien moins de nos sentiments eux-mêmes, infiniment mobiles, que des images invariables auxquelles ces sentiments adhèrent. Le matin, quand sonne l'heure où j'ai coutume de me lever, [...] je pourrais permettre à cette impression de se fondre dans la masse confuse des impressions qui m'occupent ; peut-être alors ne me déterminerait-elle point à agir. Mais le plus souvent cette impression, au lieu d'ébranler ma conscience entière comme une pierre qui tombe dans l'eau d'un bassin, se borne à remuer une idée pour ainsi dire solidifiée à la surface, l'idée de me lever et de vaquer à mes occupations habituelles. Cette impression et cette idée ont fini par se lier l'une à l'autre. Aussi l'acte suit-il l'impression sans que ma personnalité s'y intéresse : je suis ici un automate conscient, et je le suis parce que j'ai tout intérêt à l'être. On verrait que la plupart de nos actions journalières s'accomplissent ainsi [...]

Il y aurait donc deux moi différents, dont l'un serait comme la projection extérieure de l'autre, sa représentation spatiale et pour ainsi dire sociale. Nous atteignons le premier par une réflexion approfondie, qui nous fait saisir nos états intérieurs comme des êtres vivants, sans cesse en voie de formation, comme des états réfractaires à la mesure, qui se pénètrent les uns les autres, et dont la succession dans la durée n'a rien de commun avec une juxtaposition dans l'espace homogène. Mais les moments où nous ressaisissons ainsi nous-même sont rares, et c'est pourquoi nous sommes rarement libres. La plupart du temps, nous vivons extérieurement à nous-mêmes, nous n'apercevons de notre moi que son fantôme décoloré, ombre que la pure durée projette dans l'espace homogène. Notre existence se déroule donc dans l'espace plutôt que dans le temps : nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous ; nous parlons plutôt que nous ne pensons ; nous « sommes agis » plutôt que nous n'agissons nous-mêmes. Agir librement, c'est reprendre possession de soi, c'est se replacer dans la pure durée. Henri Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience (1889), PUF Quadrige, p. 125-127 ; p. 173-174.

TEXTE 12 : Paul Ricoeur : quand on cherche ce qui fait l'identité de la personne, il faut distinguer deux formes de permanence dans le temps : la mêmeté qui prend la forme du caractère et l'ipséité qui consiste dans le maintien de soi que nécessite la parole donnée. Ainsi l'individu peut rester soi sans rester le même.

(p. 140) Le problème de l'identité personnelle constitue à mes yeux le lieu privilégié de la confrontation entre les deux usages majeurs du concept d'identité que j'ai maintes fois évoqués sans jamais les thématiser véritablement. Je rappelle les termes de la confrontation : d'un côté l'identité comme mêmeté (latin : idem, anglais : sameness, allemand : Gleichheit), de l'autre l'identité comme ipséité (latin : ipse ; anglais selfhood ; allemand : Selbstheit). L'ipséité, ai-je maintes fois affirmé n'est pas la mêmeté. [...]

(p. 143) Parlant de nous-même, nous disposons en fait de deux modèles de permanences dans le temps que je résume par deux termes à la fois descriptifs et emblématiques : le caractère et la parole tenue. En l'un et en l'autre, nous reconnaissons volontiers une permanence que nous disons être de nous-mêmes. Mon hypothèse est que la polarité de ces deux modèles de permanence de la personne résulte de ce que la permanence du caractère exprime le recouvrement quasi complet l'une par l'autre de la problématique de l'idem et de celle de l'ipse, tandis que la fidélité à soi dans le maintien de la parole donnée marque l'écart extrême entre la permanence du soi et celle du même, et donc atteste pleinement l'irréductibilité des deux problématiques l'une à l'autre. [...]

(p.195) Ce premier pôle nous a paru symbolisé par le phénomène du caractère, par quoi la personne se rend identifiable et réidentifiable. Quant au deuxième pôle, c'est par la notion, essentiellement éthique, du maintien de soi qu'il nous a paru représenté. Le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut compter sur elle. Parce que quelqu'un compte sur moi, je suis comptable de mes actions devant un autre. Le terme de responsabilité réunit les deux significations : compte sur..., être comptable de ... Elle les réunit, en y ajoutant l'idée d'une réponse à la question : « où es-tu ? », posée par l'autre qui me requiert. Cette réponse est : « Me voici ! » Réponse qui est le maintien de soi. [...]

Paul Ricoeur, Soi-même comme un autre, 1995.

2. «Jeestunautre»:l'explorationdel'inconscient

TEXTE 13 : Nietzsche : l'unité du « moi conscient » est une illusion, ce n'est que l'effet ou l'instrument de processus qui nous sont inconnus.

Si j'ai quelque unité en moi, elle ne consiste certainement pas dans mon moi conscient, dans le sentir, le vouloir, le penser ; elle est ailleurs, dans la sagesse globale de mon organisme, occupé à se conserver, à assimiler, à éliminer, à veiller au danger ; mon moi conscient n'en est que l'instrument. La sensibilité, la volonté, la pensée ne me montrent jamais que des phénomènes terminaux dont les causes me sont totalement inconnues ; la succession de ces phénomènes terminaux, qui semblent résulter les uns des autres, n'est sans doute qu'une apparence ; en réalité les causes sont peut-être enchaînées de telle sorte que les causes finales me donnent l'impression d'un enchaînement logique et psychologique. Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance*. Cité par Jean Granier, *Nietzsche vie et vérité*, PUF, 1971.

TEXTE 28, Nietzsche : Le moi et la conscience ne sont qu'au service du Soi, c'est-à-dire de la « grande raison du corps » qui demeure inconsciente. J'ai un mot à dire à ceux qui méprisent le corps. Je ne leur demande pas de changer d'avis ni de doctrine, mais de se défaire de leur propre corps – ce qui leur rendra muets. « Je suis corps et âme » – ainsi parle l'enfant. Et pourquoi ne parlerait-

on pas comme les enfants ? Mais l'homme éveillé à la conscience et à la connaissance dit : « je suis tout entier corps, et rien d'autre ; l'âme est un mot qui désigne une partie du corps. » Le corps est une grande raison, une multitude unanime, un état de paix et de guerre, un troupeau et son berger. Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison. Tu dis « moi » et tu es fier de ce mot. Mais il y a quelque chose de plus grand, à quoi tu refuses de croire, c'est ton corps et sa grande raison ; il ne dit pas moi, mais il agit en Moi. Ce que pressent l'intelligence, ce que reconnaît l'esprit n'a jamais sa fin en soi. Mais l'intelligence et l'esprit voudraient te convaincre qu'ils sont la fin de toute chose ; telle est leur fatuité. Intelligence et esprit ne sont qu'instruments et jouets ; le Soi se situe au-delà. Le Soi s'informe aussi par les yeux des sens, il écoute aussi par les oreilles de l'esprit. Le Soi est sans cesse à l'affût, aux aguets ; il compare, il soumet, il conquiert, il détruit. Il règne, il est aussi le maître du Moi. Par-delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps. Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. Et qui sait pourquoi ton corps a besoin de l'essence de ta sagesse ? Ton Soi rit de ton Moi et de ses bonds prétentieux. « Que m'importent ces bonds et ces envols de la pensée ? Se dit-il ; ils me détournent de mon but. Car je tiens le Moi en lisières et lui souffle ses pensées. » Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883.

TEXTE 14 : Sigmund Freud : les maladies psychiques témoignent que la conscience n'est pas maître du psychisme, « le moi n'est pas maître de sa propre maison ».

Dans certaines maladies et, de fait, justement dans les névroses, que nous étudions [...] le moi se sent mal à l'aise, touche aux limites de sa puissance en sa propre maison, l'âme. Des pensées surgissent subitement dont on ne sait d'où elles viennent ; on n'est pas non plus capable de les chasser. Ces hôtes étrangers semblent même être plus forts que ceux qui sont soumis au moi. [...] La psychanalyse entreprend d'élucider ces cas morbides inquiétants, elle organise de longues et minutieuses recherches, elle se forge des notions de secours et des constructions scientifiques, et, finalement, peut dire au moi : « Il n'y a rien d'étranger qui se soit introduit en toi, c'est une part de ta propre vie psychique qui s'est soustraite à ta connaissance et à la maîtrise de ton vouloir. [...] Tu crois savoir tout ce qui se passe dans ton âme, dès que c'est suffisamment important, parce que ta conscience te l'apprendrait alors. Et quand tu restes sans nouvelles d'une chose qui est dans ton âme, tu admets, avec une parfaite

assurance, que cela ne s'y trouve pas. Tu vas même jusqu'à tenir "psychique" pour identique à "conscient", c'est-à-dire connu de toi, et cela malgré les preuves les plus évidentes qu'il doit sans cesse se passer dans ta vie psychique bien plus de choses qu'il ne peut s'en révéler à ta conscience. Tu te comportes comme un monarque absolu qui se contente des informations que lui donnent les hauts dignitaires de la cour et qui ne descend pas vers le peuple pour entendre sa voix. Rentre en toi-même profondément et apprend à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu vas tomber malade, et peut-être éviteras-tu de le devenir. » C'est de cette manière que la psychanalyse voudrait instruire le moi. Mais les deux clartés qu'elle nous apporte : savoir, que la vie instinctive de la sexualité ne saurait être complètement domptée en nous et que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients, et ne deviennent accessibles et subordonnés au moi que par une perception incomplète et incertaine, équivalent à affirmer que le moi n'est pas maître dans sa propre maison.

Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée* (1917), Gallimard, coll. « Idées », p. 144-146.

TEXTE 15 : Sigmund Freud : les trois instances du moi, du ça et du surmoi

Quand, dans un être humain, le ça élève une revendication pulsionnelle de nature érotique ou agressive, le plus simple et le plus naturel est que le moi se tienne à la disposition de l'appareil de pensée et de muscles, qu'il le satisfasse par une action. Cette satisfaction de la pulsion est ressentie comme plaisir par le moi, de même que l'insatisfaction serait devenue indubitablement source de déplaisir. Or, il peut se présenter un cas où le moi renonce à la satisfaction pulsionnelle en considération d'obstacles extérieurs, à savoir lorsqu'il voit que l'action en cause susciterait un danger sérieux pour le moi. Une telle abstention face à la satisfaction, un renoncement à la pulsion par suite d'un empêchement extérieur – par obéissance à l'égard du principe de réalité, comme nous disons – n'est en aucun cas source de plaisir. Le renoncement à la pulsion aurait pour conséquence une tension durable due au déplaisir, s'il n'était pas possible d'abaisser la force pulsionnelle elle-même par des déplacements d'énergie. Le renoncement à la pulsion, cependant, peut aussi être obtenu de force par d'autres motifs, des motifs intérieurs comme nous disons à juste titre. Dans le cours du développement individuel, une part des puissances inhibitrices à l'œuvre dans le monde extérieur est intériorisée ; il se forme dans le moi une instance qui se pose en face du reste pour observer, critiquer et interdire. Nous nommons surmoi cette nouvelle instance. A partir de ce moment, le moi, avant de

mettre en œuvre les satisfactions pulsionnelles exigées par le moi, doit prendre en considération non seulement les dangers du monde extérieur mais l'objection du surmoi, et aura d'autant plus d'occasions de renoncer à la satisfaction pulsionnelle.

Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939).

3. La construction de soi : l'individu a besoin d'élaborer, en reprenant le récit, une identité qui n'a rien de figé.

TEXTE 16 : Paul Ricoeur : face aux impasses de la recherche d'une « même » constitutive de l'individu, la véritable identité personnelle doit être cherchée dans une « identité narrative » par laquelle le sujet ne cesse de tisser la cohérence de sa vie en reprenant le récit.

Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : qui a fait telle action ? Qui en est l'agent, l'auteur ? Il est d'abord répondu à cette question en nommant quelqu'un, c'est-à-dire en le désignant par un nom propre. Mais quel est le support de la permanence de ce nom propre ? Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi

désigné par son nom, pour le même tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort ? La réponse ne peut être que narrative. Répondre à la question « qui ? », comme l'avait fortement dit Hannah Arendt, c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le qui de l'action. L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative. Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume ou de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste, dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognitions, d'émotions, de volitions. Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (idem), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (ipse) ; la différence entre idem et ipse n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. [...]

A la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées.

Paul Ricoeur, Temps et récit, Points Essais, 1991, p. 442-443.

TEXTE 17 : Jean-Paul Sartre : je donne sens à mon passé en fonction de mon projet présent.

La signification du passé est étroitement dépendante de mon projet présent. Cela ne signifie nullement que je puis faire varier au gré de mes caprices le sens de mes actes antérieurs ; mais, bien au contraire, que le projet fondamental que je suis décide absolument de la signification que peut avoir pour moi et pour les autres le passé que j'ai à être. Moi seul en effet peut décider à chaque moment de la portée du passé : non pas en discutant, en délibérant et en appréciant en chaque cas, l'importance de tel ou tel événement antérieur, mais en me projetant vers mes buts, je sauve le passé avec moi et je décide par l'action de sa signification. Cette crise mystique de ma quinzième année, qui décidera si elle « a été » pur accident de puberté ou au contraire premier signe d'une conversion future ? Moi, selon que je déciderai – à vingt ans, à trente ans – de me convertir. Le projet de conversion confère d'un seul coup à une crise d'adolescence la valeur d'une prémonition que je n'avais pas prise au sérieux. Qui décidera si le séjour en prison que j'ai fait, après un vol, a été fructueux ou déplorable ? Moi, selon que je renonce à voler ou que je m'endurcis. Qui peut décider de la valeur d'enseignement d'un voyage, de la sincérité d'un serment d'amour, de la pureté d'une intention passée, etc. ? C'est moi, toujours moi, selon les fins par lesquelles je les éclaire. Jean-Paul Sartre, L'Être et le néant, 1943.

TEXTE 18

« On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. En tant qu'il existe pour soi, l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité,

l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers.

Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée. C'est ici que les petites filles vont d'abord apparaître comme privilégiées. Un second sevrage, moins brutal, plus lent que le premier, soustrait le corps de la mère aux étreintes de l'enfant ; mais c'est aux garçons surtout qu'on refuse peu à peu baisers et caresses ; quant à la fillette, on continue à la cajoler, on lui permet de vivre dans les jupes de sa mère, le père la prend sur ses genoux et flatte ses cheveux ; on l'habille avec des robes douces comme des baisers, on est indulgent à ses larmes et à ses caprices, on la coiffe avec soin, on s'amuse de ses mines et de ses coquetteries : des contacts charnels et des regards complaisants la protègent contre l'angoisse de la solitude. Au petit garçon, au contraire, on va interdire même la coquetterie, ses manoeuvres de séduction, ses comédies agacent. « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse... Un homme ne se regarde pas dans les glaces... Un homme ne pleure pas », lui dit-on. Cependant si le garçon apparaît d'abord comme moins favorisé que ses soeurs, c'est qu'on a sur lui de plus grands projets. On persuade l'enfant que c'est à cause de la supériorité des garçons qu'il leur est demandé davantage ; pour l'encourager dans le chemin difficile qui est le sien, on lui insuffle l'orgueil de sa virilité ».

DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, 1949

TEXTE 19

Nous sommes ce que les gens voient de nous. Face à un homme qui se travestit, on va considérer que « ce n'est pas vraiment un homme », puisqu'il a des attitudes et une apparence féminine. Donc, la féminité, ce sont uniquement des apparences et des attitudes. Il en va de même de la masculinité, puisque ce qui fait qu'on considère que « ce n'est pas vraiment un homme », c'est qu'il n'a pas vraiment les apparences et attitudes d'un homme. Donc, dans la mesure où la masculinité et la féminité passent par des gestes, des postures et des attitudes qui peuvent être pris en charge par des individus de l'autre sexe, il apparaît que même pour les individus du sexe concerné, masculinité et féminité ne sont jamais que des attitudes. Ce qui nous permet de déterminer si l'individu que nous voyons est un homme ou une femme n'est en fait rien de très fixe et concret, c'est son attitude, son comportement, puisque nous savons bien que **tous les corps féminins et tous les corps masculins ne se ressemblent pas**. Le travestissement révèle que **ce que nous appelons naturel en nous, c'est de l'artificiel qui se fait passer pour du naturel**.

« Si le genre renvoie aux significations culturelles que prend tel sexe physique, on ne peut alors plus dire qu'un genre découle d'un sexe d'une manière et d'une seule (...). On s'aperçoit qu'il y a une discontinuité radicale entre le sexe physique et les genres culturellement construits. Admettons pour l'instant la stabilité des deux sexes : on ne peut pas en déduire que les constructions des « hommes » porte exclusivement sur des corps masculins, ni que les corps féminins se traduisent en « femmes » ».

BUTLER, *Trouble dans le genre*, 1990

TEXTE 20

« Qu'est-ce que le moi ?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour

ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même.

Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. »

PASCAL, Pensées (1670)

TEXTE 21

« Pendant les vacances, je me lève à 7h, je descends, j'ouvre la maison, je me fais du thé, je découpe du pain pour les oiseaux qui attendent dans le jardin. Je me lave, j'époussette ma table de travail, j'en vide les cendriers, je coupe une rose, j'écoute les informations de 7h30. A 8h, ma mère descend son tour : je déjeune avec elle, deux œufs à la coque, un rond de pain grillé et un café noir sans sucre, à 8h15, je vais chercher le Sud-Ouest au village ; je dis à Mme C. : il fait beau, il fait gris, etc ; et puis je commence à travailler (...). A 13h, nous déjeunons ; je fais la sieste de 13h30 à 14h30. Vient alors le moment où je flotte : guère envie de travailler ; parfois je fais un peu de peinture, ou je vais chercher de l'aspirine chez la pharmacienne, ou je brûle des papiers dans le fond du jardin, ou je me fais un pupitre, un casier, une boîte à fiches ; viennent ainsi 16h et de nouveau je travaille, à 17h15, c'est le thé ; vers 19h, j'arrête mon travail, j'arrose le jardin (s'il fait beau) et je fais du piano. Après le dîner, télévision : si elle est ce soir-là trop bête, je retourne à ma table, j'écoute de la musique en faisant des fiches. Je me couche à 22h et je lis à la suite un peu de deux livres, d'une part, un ouvrage bien littéraire (Les Confidences de Lamartine, le Journal des frères Goncourt, etc) et d'autre part, un roman policier (plutôt ancien) ou un roman anglais (démodé), ou du Zola.

Tout cela n'a aucun intérêt. Bien plus, non seulement vous marquez votre appartenance de classe, mais encore vous faites de cette marque une confiance littéraire, dont la futilité n'est plus reçue : vous vous constituez fantasmatiquement écrivain, ou pire encore, vous vous constituez »

Roland BARTHES, Barthes contre Barthes, 1975